

Abattre les murs et construire des ponts

LUNDI, 12 MARS, 2018
HUMANITE.FR

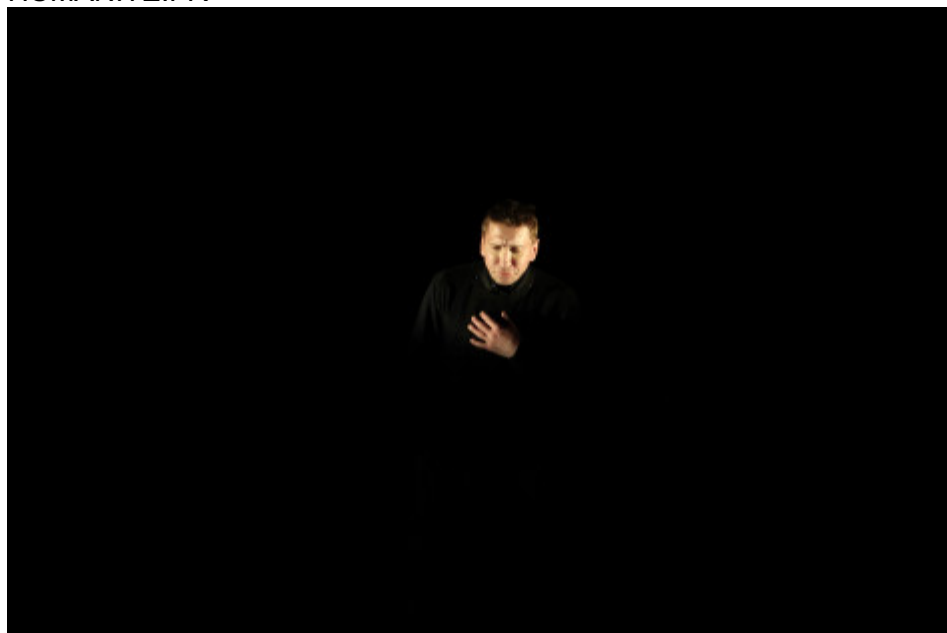


Photo Santana Susnja.

Deux pièces de Simon Pitaqaj invitent à découvrir une langue dramaturgique et poétique forte qui nous ébranle.

On ne connaît pas assez le travail de Simon Pitaqaj. Metteur en scène, comédien, né à Gjakovë, au Kosovo, qu'il a quitté en 1989, il s'est formé en France à l'atelier d'expression théâtrale Radka Riaskova et avec Anatoli Vassiliev. L'influence du maître russe est perceptible dans son approche du travail sur la voix et de l'engagement corporel au plateau. Et dans ce goût à mettre en scène des textes non théâtraux pour en recréer l'oralité et la dramaturgie. Il a ainsi traduit, adapté et re-écrit des romans, des nouvelles, des contes et légendes du Kosovo de son enfance, créant la compagnie Liria Teatër, en 2008, au lendemain de l'indépendance de son pays.

Il est actuellement au théâtre du Colombier, à Bagnolet, avec sa dernière création, *Le Pont*, une version librement adaptée du *Pont aux trois arches* de l'écrivain albanais, Ismail Kadaré. Ce pont historique et légendaire doit être érigé au-dessus de la rivière Ouyane, qui est sous le monopole de la compagnie des bacs et radeaux, et dont le passage rythme la vie de la population locale, mais un sabotage mystérieux empêche sa construction et plonge le village dans l'incompréhension et la crainte. Le récit est porté par Le Moine, un double du narrateur et le

Glaneur, un envoyé de l'Empire voisin, davantage des ombres que des personnages. Ils viennent semer le trouble et l'inquiétude, évoquer le basculement des Balkans sous domination ottomane en cette fin de 14ème siècle. Mais cela prend la forme d'un conte moderne percutant où les conflits guerriers et économiques viennent perturber l'organisation de la société. Le pont marque aussi symboliquement un passage entre le monde des vivants et celui des morts, avec des rituels d'initiation, des secrets à percer.

Pour incarner ce texte tout en métaphores, où la langue se savoure comme le pays, deux grands acteurs, Arben Bajraktaraj, et Redjep Mitrovitsa, qui interpréta un Hamlet inoubliable à la Comédie-Française et laissa Avignon le souffle court après sa performance dans le Journal de Vaslav Nijinski, en 1994. (Voir *Un travail d'art inouï*, Jean-Pierre Leonardini : <https://www.humanite.fr/node/84500>). A leurs côtés, la comédienne et chorégraphe Cinzia Menga. Ensemble ils donnent corps et voix à cette légende cruelle et flamboyante qui nous touche et nous subjugué.

En écho, Simon Pitaqaj donnera également *Nous, les petits enfants de Tito* qu'il a écrit et mis en scène avec la collaboration artistique de Cinzia Menga et Samuel Albaric.

Ici il est aussi comédien et interprète son propre rôle sous la forme d'une auto-fiction. Lorsque la guerre éclate, il troque sa maison au pied des montagnes balkaniques contre une cité HLM en banlieue parisienne.

Télescopages. Il vit à la fois les « meilleurs moments de sa vie » et aussi « les pires cauchemars ». Lui aussi doit apprendre à construire des ponts entre sa vie d'avant baignée dans les légendes, amputée de ses repères affectifs, et celle qui se met en place de l'autre côté du périphérique, dans le « 9-3 », avec ses marges et sa relégation. Où la plus grande part de ses voisins sont aussi des étrangers comme lui.

Raconter sa propre histoire, c'est aussi raconter celle de l'ex-Yougoslavie, évoquer les vivants et les morts, l'onde de choc de cette guerre fratricide. Il le fait à voix nue, sans apitoiement, avec tendresse et dérision, seul sur le plateau habillé seulement par la lumière et la musique. Il est lui-même et tous les personnages de son enfance. Voix unique et voix multiples.

Ecouter son histoire c'est aussi entendre celle de tous ces frères humains exilés et anonymes que nous croisons tous les jours.

Le pont, Du 13 au 18 mars 2018, Nous, les petits enfants de Tito, Le 15 mars à 14h et le 18 mars 18h

Théâtre le Colombier, 20, rue Marie-Anne Colombier 93170

Bagnolet. Tél. : 01 43 60 72 81

Marina Da Silva